VII CONGRESO INTERNACIONAL DE LINGÜÍSTICA ROMÁNICA

UNIVERSIDAD DE BARCELONA, 7-10 ABRIL DE 1953

TOMO II: ACTAS Y MEMORIAS

PUBLICADO POR

A. BADÍA - A. GRIERA - F. UDINA

VIIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTIQUE ROMANE

UNIVERSITÉ DE BARCELONE, 7-10 AVRIL 1953

VOLUME II: ACTES ET MÉMOIRES

PUBLIÉ PAR

A. BADÍA - A. GRIERA - F. UDINA

II

ABADÍA DE SAN CUGAT DEL VALLÉS

BARCELONA, 1955

LES NOMS PRÉ-LATINS DES ANIMAUX ET DES PLANTES EN GASCOGNE

PAR

JEAN SÉGUY

(TOULOUSE)

C'est un honneur bien lourd que m'a fait le Comité du Congrès en me confiant une communication sur les noms pré-latins des animaux et des plantes dans le domaine linguistique gascon. D'autres plus qualifiés que moi par l'orientation de leurs recherches eussent été plus sûrs et plus complets ; et il est à peu près impossible d'innover en un tel sujet : les mots gascons dont l'origine pré-historique est certaine ou possible sont bien connus et en nombre limité. L'*Atlas linguistique de la Gascogne* ne pouvait guère en découvrir d'insoupçonnés : tout au plus apportons-nous de variantes inédites et une répartition géographique nette. Si bien que cette communication sera plutôt un rapport sur l'état de la question. Et comme le nombre de ces noms, sans être immense, fournit encore une liste importante, nous devrons nous limiter à des allusions sans références précises aux travaux des spécialistes, et à un choix très restreint de variantes lexicales : sans quoi ce mémoire n'aurait pu tenir dans l'emploi du temps d'un congrès.

Chauve-souris et rapaces nocturnes

A l'exception des Hautes-Pyrénées et du Haut-Comminges, les noms de cet animal, en gasc. sont du même type que le fr. *chauve-souris,* c'est-à-dire comportent un mot "rat, souris" en première ou deuxième position et un élément essentiellement composé des phonèmes K-A-W, extrêmement polymorphe dans ses produits actuels. Deux explications sont en présence : celle qui s'en tient à la lettre de la glose de Reichenau *calves sorices*

(Eggenschwiller, FEW, etc.) et celle qui voit dans l'élément KAW le mot pré-latin -ou plus exactement imitatif et en quelque sorte apatride, désignant des oiseaux mal famés : corvidés, rapaces nocturnes (théorie de Grandgagnage, Forsyth Major, Dauzat, Remacle). La phonétique ne peut guère départager : en effet, s'il existe un peu partout (a. fr., picard, wallon, gascon -dont ALG Esclassan *ratakąwa)* des ff. sans aucune trace d'un *l* implosif vocalisé, il n'en reste pas moins que ce produit de *l* peut se trouver n'importe où complètement assimilé par la labiale subséquente — nous verrons un cas analogue à propos d'une base botanique —, même dans les zones où, comme en picard, l'évolution *a*+*l* impl. >*a* est insolite (et le nombre de cas exceptionnels cités par Gossen est tout de même impressionnant) ; en wallon, *a*+*l*>*â* en toute position. Inversement, ces ff. en *ka(w)* peuvent très bien perpétuer un KAW primitif. Mais "souris-chauve" *stricto sensu* se heurte à de graves difficultés sémantiques. Les faits allégués par Eggenschwiller p. 10 de sa monographie sont très peu convaincants : si "aile chauve" des Tartares se comprend bien, on n'arrive pas à s'expliquer le sens total de "souris chauve", et encore comment un caractère aussi secondaire — celui des ailes glabres — qui n'est fixé nulle part ailleurs que dans le domaine gallo-roman, aurait pu servir de point de départ à une dénomination couvrant une aire immense. La désignation évidente, frappante, qui s'est imposée un peu partout, est celle de "rat ailé, rat-oiseau", en accord avec les représentations habituelles de cet animal. KAW, qui est une formation pittoresque étendue ou recréée çà et là dans un domaine à peu près illimité (v. une longue liste de ces formations dans Boisacq v° Καυάξ), est bien représenté en gasc. par *gahus* "hibou, chat-huant", qui peut s'expliquer à la rigueur par KAW + UCEU, avec *k*- sonorisé comme celui de CATTU et *h* expressif ou de Hiatustilgung. Mais il est probable qu'il y a eu hybridation par un terme indigène aujourd-hui disparu et impossible à reconstituer, que nous retrouvons dans un nom très endémique de la chauve-souris, *tiṇahṭ̆s*. Nous avons cru longtemps que ce mot était entièrement indigène ; mais la découverte d'un *auzèt tiṇṭ̆s* à Labastide-Clairence, les dénominations SORICE + SCABIES expliquées par l'Abbé Lalanne, un examen plus approfondi de l'AIS, nous ont convaincu en faveur de l'explication de Eggenschwiller par TINEA "teigne", ceci malgré l'extrême rareté

en occ. et surtout en gasc. de composés à premier terme cas régime. Mais *tiṇa gahṭ̆s* > *tiṇahṭ̆s* proposé par cet auteur est phonétiquement arbitraire. Le second mot était celui-là même qui a hybridé KAW et dont le sens devait être "oiseau", comme le prouvent les traductions *tiṇaŭdẹ̀ro, -ŭzẹ̀t* (par ex. à Gavarnie où AUCELLU>*úzẹ̀t)*, interprétées à tort par Eggenschwiller comme des suffixations complexes de TINEA. — Suivant M. Corominas, KAW de *caucala* "corneille" se retrouve dans *sigala* "id." Pyr. centr. et catalanes.

Rapaces diurnes

L'endémisme de *tṭ̄do* "buse" amène M. Rohlfs à considérer ce mot comme indigène. L'ascendance des phonèmes donnerait un *TÓTA. Le même critère d'endémisme strict peut s'apliquer à *hṭ̄o* "id." (Htes-Pyr. principalement) <*FÓNA (cf. *hurœ* Landes avec *-r-* de Hiatustilgung) et à *hạli* "milan" ; Mistral voit dans le premier et Horning dans le second un cri de mise en fuite, ce qui ne saurait être exclu.

Lézard gris

L'aire W de la Gascogne, ainsi que l'Ariège, en liaison avec l'Aragon et la Catalogne, possède un mot très polymorphe, mais qui se présente partout avec *s-* initial + *a/e,* et de plus dans le corps dc mot *n + t/g*. Suivant Schuchardt, REW, Griera, Elcock, Corominas, il s'agit de LACARTA/ LANC- où l'article <IPSA se serait substitué au pseudo-article *la-*. De quelque façon qu'on explique cette substitution, l'hypothèse se heurte à des obstacles insurmontables : 1°) pas un seul des innombrables mots gascons féminins en *la-* ne possède un doublet en *sa-;* 2°) pas un seul des substantifs gascons en *sa-* ne remonte à un primitif *la-* : dans ces conditions, comment admettre qu'un tel accident, à supposer qu'il se soit produit, ait donné naissance à une formation qui couvre uniformément, sans la moindre fissure, une aire géante de plus de 33.000 km², se prolongeant de 60 km au N de Bordeaux (et encore à ne considérer que la partie politiquement française de cette aire) ? 3°) malgré les démonstrations qui on été tentées, il est impossible de tirer les ff. béarnaises *séntã,* etc. de LACARTA,

pourtant inséparables de l'ensemble (à plus forte raison le type ariégeois *sinsǫlo)* 4°) entre les vallées de Barétous et d'Aure s'étend l'aire de l'article *éra* (sauf vallée d'Ossau) : il y a eu là concurrence *éra/sa,* qui élimine le schème **sa lagarta>la sagarta;* 5°) les procédés habituels de mécoupure sont attestés dans les aires limitrophes *(LA)CERNACLA et (L)ANGURIA : il est surprenant de ne les recontrer jamais à l'W ; 6°) dans l'aire commingeoise où l'article *sa* a persisté le plus tard (abondance de toponymes en *Sa-*), l'agglutination *sa-* appliquée à l'étymon de contexture analogue *LACERNACLA n'est pas attestée, alors que *sa-* se serait fixé dans un mot unique justement dans une aire où il n'y a plus depuis longtemps de toponyme en *Sa-* (on n'a pas à invoquer pour le Haut-Comminges une dissimilation préventive, car **sadzernạla > *sadernạla);* 7°) en gasc. et généralement en occ. les noms du lézard gris et ceux du lézard vert (on a toujours pour celui-ci LACERTU) ne s'hybrident jamais : ce qui manifeste des contextures radicalement distinctes. Ainsi, on ne peut qu'adopter les vues de Rohlfs et de Klett, qui proposent pour les ff. hispaniques, gasconnes et basques une base indigène SANT/K, qui rend compte de tout par suffixation (par ex. *sinsǫlo*<SENT+EOLA) et par croisement avec divers mots reconnus par tous, en particulier par *lag- / langarto* çà et là, quoique rarement, en Espagne du N.

crapaud

hạrī ne pourrait être rapporté à la base KARR qu'en supposant une pénétration du mot en gascon par l'intermédiaire du basque : ce que l'aire d'extension (jusqu'en Comminges) rend impossible. Et le détour de la "pierre crapaudine" est bien lointain. Comme *hạrī, ɛǫlu* est strictement endémique ; ce mot est attesté en béarnais au sens de "sourd", ce qui fait songer au nom de la salamandre. Les finales atones *i* et *u* représentent en gascon d'anciennes pénultièmes atones : on pourrait donc reconstruire des prototypes *FÁRINU/FARD- *et* *EXÓLINU (EX- est une initiale aquitanique largement attestée dans la toponymie par les documents anciens), n'était la possibilité et même la probabilité de "mots-bruits" : Rohlfs a suggéré le rapprochement *harri - carrec* "rainette", et on relève *la tɛǫla* "crapaud" AIS point 564.

animaux divers

Tout le monde est d'accord pour voir des mots indigènes ou ibériques dans les noms désignant Rupicapra pyrenaica *izart, sarri;* le bélier *mardan, marre;* la tique *lagạst;* le vautour *arriạn;* le loir *missarra;* de plus *budịk* "ver de terre" Médoc, base expressive BOD "gonfler". Malgré l'opposition de REW, le rapprochement de occ. *mana* "femelle stérile" avec gaulois *mannu* "petit cheval=mulet" reste tentant, car un peu partout mule=stérile. Le basque *mandu* peut très bien être une ultra-correction de *mannu* (cf. esp. *pendon* de PINNA) ; d'ailleurs Dottin rapproche *mannu* de l'élément anthroponymique *Mandu-*. — *bigart* "moustique" : REW refuse justement d'y voir PICA, mais à cause du suff. le rangerait dans le fonds ibérique ; *sénigar(t)* "id." (Gers, Landes) ne peut d'avantage s'expliquer par une langue historique.

On doit joindre au fonds pré-latin les mots empruntés au basque par le gascon à une date plus ou moins récente ; Rohlfs cite *gabar* "pou de mouton", *sapar* "tique", *yustagar* "Lagopus mutus". Il faut ajouter à cette liste, d'après ALG : *ilạrgœ* "courtilière" (béarn. limitrophe du basque), qui est le mot basque *ilhargi* "1° lune 2° araire à soc circulaire : un peu partout la courtilière est le "laboureur" : gasc. *arẹ́ro, lạuro*; *gazẹ́ro* = coutre ; AIS *aratore* points 739, 749 ; *tẹarœ* "id." : déjà emprunté comme adjectif=mauvais<basque *tẹar*. — *cimọ̀ro* "mouche bovine" : on a déjà béarn. *cimurị* "se rider", basque *cimur* "ridé, plissé". Allusion aux stries blanches et noires de l'abdomen de certains oestres ? D'autre part, *cimụr* signifie aussi "pincer". Mais la localité où ce mot inconnu a été relevé (Marseillan Htes-Pyr.) est bien loin du Pays basque.

Noms de plantes

Nous ne nous attarderons pas sur ce vocabulaire, puisque les considérations que nous pourrions hasarder touchant les noms pré-latins des plantes pyrénéennes se trouvent dans un livre qui vient de paraître à Barcelone. Nous nous contenterons de résumer très sommairement.

Certains noms de plantes ne se rencontrent que dans le do-

maine pyrénéen-aquitanique, et doivent être considérés comme indigènes. La plupart ont déjà été signalés comme tels par M. Rohlfs : *arụ̃, lastụ̃, aubṭsko* "graminées", *sigorre* "jonc", *jurdụ̃ṅ,* etc. Les noms de la myrtille *ayụ̃, nabyụ̃, abajụ̃, abaṇụ̃* s'expliqueraient mieux par une base ABABIONE que par ANA- ou ABANIONE. En effet *abaju,* qui est la f. la plus répandue et celle qui correspond au domaine central, a pu subir en Espagne l'influence de *'înab* "raisin", et aura pénétré en France aux points de passage habituels des Pyrénées occidentales et orientales ; l'hybride ANABIONE rend bien compte de *ayụ̃* et de la f. manifestement empruntée *nabyụ̃; awaṇụ̃,* localisé en vallée d'Aure, a subi l'attraction de *araṇụ̃* <AGRANIONE, tout comme à cet endroit *mustaṇwẹ̃* en face de *mustajwẹ̃* "Sorbus Aria" partout ailleurs. — Il faut ajouter à la liste des mots strictement endémiques *jispẹ̃t* Festuca eskia, *bidẹ̃ẹ* Raphanus raphanistrum, *siwẹ̃t* Aconitum napellus.

Sont communs à la Gascogne et à l'Espagne : *pụ̃rõ* "épi de maïs", cf. esp. *porra; awạrjo* "pomme sauvage", certainement en relation avec esp. *albardero* "sauvage" ; *tauzṭn* Quercus Tozza, chêne de petite taille spécial à la zone atlantique, cf. esp. *tozo* "nain" (on a p. cet arbre *roble tozo* liéb.) *TAUTIO ? — *sărụ̃s* Chenopodium Bonus-Henricus peut se rapporter au nom de l'isard ("herbe à l'isard" ? Mais cette plante ne végète guère qu'autour des cabanes de bergers) ; peut-être aussi le contour de la feuille a-t-il évoqué la forme du sac à dos pyrénéen *sạrī* (mot d'origine hispano-arabe). Pour les noms de l'ajonc du type *arjélak,* nous avions suivi avec quelque hésitation, comme FEW, Antoine Thomas maintenant l'étymologie arabe. Mais un travail récent de M. Corominas établit l'origine endémique de ce mot avec des arguments qui nous paraissent décisifs. — Les noms de Sorbus aucuparia *bézụ̃rk, bizwẹ̃r,* etc. sont probablement pyrénéens.

On trouve aussi en gascon un certain nombre de bases qui ne sont pas strictement limitées à la Gascogne et à l'Ibérie. Rohlfs et Krüger ont déjà rapproché des noms de l'églantier, du rhododendron et de l'ajonc qui présentent un air de famille. Il nous paraît qu'ils peuvent effectivement se ramener à une base commune présentant des alternances phonétiques pré-historiques. 1. GALAB : *galabardés* fruits Rosa canina à Gavarnie. 2. ALAB : *t-alabard* Rhodod. cat. 3. GALB : *galbaldera* Rosa can. arag.

4. ALB? *awạřo* Rubus Gers. 5 GAB *gawạrdo* Rosa can., *gawạřo* Ulex (et métathèse *gařawẹ́, gard-* Rosa can.) ; avec d'autres suffixes : *gawèk* Rhodod., peut-être lang. *gavèl,* fr. *javelle* "sarments, fagot". 6. AB : *awardo* Rhodod. Le rapprochement de *gabarra* avec basque *kaparra* n'est pas satisfaisant 1° à cause de l'aire d'extension de ces mots ; 2° les ff. en *-w-* ne peuvent reposer sur *-p-* ; 3° il est impossible de tirer *galabarda* de *kaparra,* etc. Le lien sémantique entre ces diverses plantes est certainement "allume-feux*. Pour la phonétique : une alternance vélaire initiale / zéro est vérifiée en toponymie ; l'assimilation totale de *u*<*l* implosif à la labiale suivante est un phénomène presque banal.

garriga est bien attesté en gascon au Moyen Age ; mais on a partout aujourd'hui CASSANU ; par contre, une base KARR se trouve dans un certain nombre de plantes disparates.

Ajonc : dans la Gascogne maritime *jauga,* en continuité avec l'W de la France ; dans tout le Sud, une base TOY/TOX en liaison avec l'Espagne, -MATTA désigne un peu partout le noisetier (mais le nom du fruit est d'origine latine) ; ART "buisson" est bien représenté dans des noms de plantes inutiles : *ardas* Rumex ; JUTTA=betterave (commun en France), mais aussi Rhodod. dans l'E du Couserans, ce qui se comprend mal. — Les noms de la balle du Blé *awets, agès,* ne s'expliquent ni par APEX ni par ACUS : il s'agit vraisemblablement d'un mot indigène. — *grũnụ́* Amelanchier se rattache à une base AGRINIA, elle-même sans doute en rapport avec AGRANIO. — Les noms de la gesse *gayrot,* fr. *jarousse,* de la fraise *majụ́ụ́flo* (en bordure du domaine gasc.), *kaspis, -ut* "parties d'un fruit à rejeter" ne peuvent s'expliquer par les langues historiques.

Beaucoup de mots indo-européens, ou si l'on préfère celtiques, on des continuateurs dans le domaine gascon : il suffit de citer : CASSANU, BETTIU, BETULLU, AGRANIO, BRUKOS-BROKOS, BIGULU, GARG-.

Par contre nous pensons que *blanṭu* Trifolium alpinum, *éskařwẹ́* Acer pseudo-platanus, *mustawjẹ́* Sorbus Aria, où l'on a cru voir des mots indigènes, sont d'époque historique. *blaniu* <*BLANDILE, dérivé de *BLANDIRE (cf. *blandiores acini* Pline, =doux) : la racine est sucrée et rappelle la réglisse ; les ff. *banyẹ́u* ou *manyẹ́u,* arag. *mandil,* résultent de dissimilations et

d'assimilations. *éskarwẹ̀* =arbre qui porte des fruits en forme de lame : tiré du verbe d'origine germanique *éskarạ* "râcler", bien représenté en gascon et qui fournit des noms d'outils. — *mustajwè,* largement répandu en Espagne, vient comme le synonyme *muiɛè* de MUSTEU (les fruits servaient à confectionner un vin), avec interférence d'un mot arabe *mostaha* qui n'est peut-être qu'une accommodation du mot roman (v. étude de Ureña).

On notera que la proportion des mots strictement indigènes qui se sont perpétués dans les Pyrénées est en somme extrêmement faible (elle atteint tout juste 5 % du vocabulaire héréditaire en ce qui concerne les noms des plantes). La romanisation s'est étendue non seulement aux bêtes et aux végétaux ubiquistes et présentant un intérêt économique, mais encore à la plupart des espèces confinées à la zone montagnarde et partant moins exposées à changer de nom : par ex. la gentiane, le raisin d'ours, Erythronium dens-canis, Meum athamanticum, Conopodium denudatum, Aconitum en partie, Asphodelus, Iris xiphioides, sapin, etc. Seules ont résisté quelques plantes d'usage exclusivement local et domestique : framboise — et encore celle-ci tend-elle actuellement à s'affubler du nom françcais —, myrtille, litières, allumes-feux ; des noms de bêtes nuisibles, ou inconnues par ailleurs (et ce dernier caractère ne concerne guère que l'isard). Enfin, les rares cas de communauté avec le basque se révèlent comme des emprunts du basque au pyrénéen pré-latin ou comme des emprunts tardifs du gascon au basque, mais non comme une attestation que le basque serait le dernier rejeton direct des langues pré-latines de l'Aquitaine.